



*N'oublions jamais
que c'est notre différence
qui fait notre beauté
et que l'amour consiste à voir
le monde tel qu'il est.*

*A mon cher petit canard,
à toi qui rêvais de voler
librement dans le ciel
et qui n'as jamais renoncé à ton rêve,
à toi aux côtés de qui
j'aimerais tant voler.*



Prologue

Ma grand-mère me disait toujours : « Après ma mort, je serai un oiseau. Quelle chance ils ont, les oiseaux ! Ils peuvent voler librement, aller où bon leur semble. »

Pour elle, qui avait déjà plus de soixante-dix ans, la vie sur cette terre n'avait plus aucun sens.

Chaque fois qu'elle me parlait ainsi, elle semblait attendre que je l'interroge. Alors, je faisais mine de réfléchir. Pourquoi ? me demanderez-vous. Parce qu'il ne fallait pas que ma grand-mère sache que j'avais deviné ses pensées. Elle en aurait été déçue.

— Quel oiseau aimerais-tu être, grand-mère ?

C'était toujours la même question. Mais sans jamais se lasser, elle me répondait comme si cela avait été la première fois :

— Je voudrais être un canard.

Plus tard, chaque fois que je devais entendre le cri des colverts traversant la plaine au cours des longues nuits d'hiver, j'imaginai une immense constellation se déplaçant dans le ciel. Parfois même, je rêvais que je repoussais mon épaisse couverture de coton, passais à travers le plafond de ma chambre et m'envolais haut dans les airs. Même une fois que j'eus l'âge de savoir manipuler les mises en facteur et les fonctions et d'apprendre les formules chimiques, je continuai de faire le même rêve.

Devenu plus grand, j'appris auprès de mes maîtres bouddhistes que l'eau n'était pas de l'eau et que les fleurs n'étaient pas des fleurs. A cette époque, je me sentais toujours très seul, même au milieu d'une rue pleine de monde.

Mes maîtres disaient aussi :

— Ne vis pas de rêves. Que tu aies des espoirs en l'avenir ou de beaux souvenirs du passé, ce ne sont que des illusions engendrées par ton esprit. Ne cours pas après tes désirs. Fais en sorte que l'endroit où tu te trouves soit le centre de l'univers.

Malgré tout, je faisais toujours le même rêve. J'en parlais à tous ceux que je rencontrais et quand je tombais sur quelqu'un – c'était très rare – avec qui je partageais le même rêve, j'étais aussi heureux que si j'avais retrouvé un ami de longue date.





Mais avec le temps, le rêve est devenu moins fréquent. Si j'arrivais encore à voler aujourd'hui, malgré mon poids et mon âge, je n'écrirais peut-être pas cette histoire de canards. Ceux qui ne peuvent plus voler mais n'oublient pas leur rêve – un rêve si beau – inventent ce genre de récit pour se consoler.

Cela fait des années que ma grand-mère a quitté ce monde et j'ai moi-même atteint un certain âge. Mais aujourd'hui encore, une question me hante. Le désir de voler est un rêve de liberté que nous portons tous dans notre cœur. Alors pourquoi ma grand-mère désirait-elle précisément devenir un canard, quand il y a tant d'autres oiseaux – loriots, alouettes, hirondelles, pies, coucous... ?

J'ai, bien sûr, une petite idée. Le canard dont parlait ma grand-mère était sûrement l'un de ces oiseaux migrateurs, capables de voler sur de grandes distances et de se déplacer aussi bien sur l'eau que dans les airs.

Mais mon canard à moi, celui dont je vais vous raconter l'histoire, est un caneton domestique, aux pattes anormalement courtes, qui fouille dans la boue pour trouver sa nourriture, tout en agitant son gros derrière. Il a un faible : il adore les pissenlits dents-de-lion.

Voici comment a commencé son histoire.



Un chétif petit canard accroupi sous une clôture observait quelque chose d'un air absorbé. Suspendue au grillage se balançait l'aigrette blanche d'un pissenlit dent-de-lion. Quand elle en eut assez de supporter l'avalanche des rayons du soleil printanier, elle prit son envol vers le ciel. Le caneton se redressa brusquement. Un grand oiseau venait de passer au-dessus de sa tête en poussant les mêmes cris que lui. Coin-coin-coin ! La tête levée, le petit canard fit demi-tour et se mit à courir en se dandinant. Coin-coin-coin ! Il fonça



droit dans le grillage et tomba à la renverse. Se relevant aussitôt, il tenta de décoller en battant des ailes. Mais son corps trop lourd finit par s'en-gluer dans le sol boueux. A l'intérieur de l'enclos, un troupeau de canards s'échinait à trouver quelque nourriture. Aucun d'eux n'accorda un regard au pauvre caneton qui agitait péniblement ses ailes.

A la pensée qu'il suffisait d'un léger souffle de vent ou d'un petit coup de bec de rien du tout pour qu'une aigrette s'envole, le petit canard sentit son cœur se serrer d'envie. Ce qui ne l'empêchait pas d'admirer sans cesse les dents-de-lion.

Un jour, une aigrette flottant dans les airs s'était transformée en un petit canard et lui avait crié :

— Vas-y, Pilou ! Envole-toi !

Alors que l'été touchait à sa fin, notre caneton tout maigrichon continuait de chercher partout les aigrettes qui avaient disparu depuis longtemps.

1



C'était la fin de l'été. Le soleil se couchait. Des cirrus joliment colorés flottaient haut dans le ciel. Les lueurs roses du crépuscule se reflétaient sur la rivière.

Un troupeau d'une centaine de canards barbotait bruyamment dans une grande mare creusée par les orages de l'été précédent. Certains chassaient des vairons et d'autres petits poissons cachés parmi les cailloux tandis que d'autres, la tête sous l'eau et le derrière en l'air, agitaient leurs palmes dans le vide.

Un bruit de boîte de conserve résonna tout à coup sur la berge. Les canards, qui avaient passé la moitié de la journée à plonger en vain, tournèrent tous en même temps la tête vers l'endroit

d'où venait le son. Debout sur la rive, un garçon d'environ six ans les appelait avec de grands signes de la main. Les palmipèdes sortirent de l'eau à la queue leu leu.

Depuis leur arrivée des couveuses industrielles où ils étaient nés, les canards avaient pris l'habitude d'obéir au son de la boîte de conserve et aux gestes de l'enfant. Vers midi, le petit garçon n'avait qu'à leur donner le signal et leur crier :

— Allez-y !

Et les canards se rendaient dans la mare près de la rivière.

Le garçon aimait faire des bulles de savon. Il adorait regarder le spectre des couleurs se décomposer et le ciel se rouler en boule. Son récipient d'eau savonneuse posé près de lui sur la berge, il s'allongeait pour contempler le ciel bleu et croyait revoir, derrière ses paupières closes, les bulles évanouies. Pareil à une plume emportée par une



rafale de vent, il volait. Chaque fois qu'il rêvassait ainsi, une libellule rouge venait tournoyer autour de son front humide de sueur...

L'enfant tapa de nouveau sur sa boîte de conserve et agita la main.

— Rentrez vite !

Les canards prirent le chemin habituel du retour. De toute façon, ils n'avaient pas le choix : des deux côtés du sentier, un grillage d'une trentaine de centimètres de haut était tendu entre des piquets métalliques rouillés plantés à intervalles réguliers. Ces canards aux pattes courtes et au derrière lourd se trouvaient pratiquement prisonniers entre ces barrières, qui pourtant leur arrivaient à peine à hauteur de poitrine.

Tout en haut d'un peuplier qui bordait la berge, une pie chantait. Le caneton maigrelet s'arrêta net pour contempler la scène. Agitant sa longue queue, l'oiseau se mit à voler d'une branche à



l'autre. Avec son étincelant plumage noir et blanc et ses ailes déployées, il était magnifique. Le petit canard regarda tour à tour ses propres pattes palmées si grossières et celles de la pie, si fines et légères. Il ne fit ni une ni deux.



Il rebroussa chemin. En le croisant, quelques-uns de ses camarades le heurtèrent de l'épaule et lui firent remarquer :

— Où vas-tu, Pilou ? Déjà que tu n'as rien mangé depuis des jours, voilà maintenant que tu oublies le chemin de la maison ?



Pilou ne répondit pas. Simplement, il se dit :

« Ce n'est pas chez moi là-bas. A partir de maintenant, je vais suivre ma propre voie. »

Le torse bombé, le bec serré, la tête haute, Pilou marcha droit devant lui, d'un pas ferme et digne. Il ne tenait pas à se montrer ridicule devant ses camarades.

Comme une jarre sans couvercle, le chemin était ouvert à l'autre bout. Seulement, aucun des canards n'avait jamais osé s'aventurer au-delà de la rivière. Pilou retraversa le pré caillouteux envahi de flaques, puis le bras de la rivière et atteignit enfin l'autre berge. Un long chemin s'étirait devant lui jusqu'à l'infini.

Dans la pénombre, il se sentit tout à coup bien seul et effrayé. A l'endroit où le cours d'eau rejoignait la rivière principale, le sentier se divisait en deux. Sans hésiter, Pilou prit sur la gauche, en direction de l'amont.

Suivre le mouvement de l'eau n'aurait pas témoigné d'un esprit audacieux. Quand on recherche la liberté, il faut aller à contre-courant. Notre canard fluet, âgé d'à peine sept mois, refusait de se laisser entraîner au fil de l'eau. C'était un explorateur né.

A la pointe de l'aube, Pilou était déjà à cent lieues de ses camarades. Le ciel se teintait de belles couleurs. Un vent frais et agréable caressait





les joues du caneton, humides de la rosée du matin. Une joie immense jaillit du plus profond de son être.

Ivre de l'air matinal, notre petit canard contempla le ciel. Puis, rassemblant toutes ses forces pour faire décoller ses pattes, il se mit à sautiller en battant des ailes. Mais son corps ne donnait aucun signe de vouloir s'élever dans les airs. Au contraire, plus il se démenait, plus il avait l'impression de s'enfoncer dans la boue. Il ne réussissait qu'à faire s'envoler les feuilles mortes qui jonchaient le sol. Épuisé, Pilou s'affala sur l'herbe et éclata en sanglots. Il pleura toutes les larmes de son corps. Longtemps.

Lorsqu'il rouvrit ses yeux gonflés de pleurs, le soleil était déjà à son zénith. Il leva la tête vers le ciel limpide et se rappela le rêve qu'il venait de faire.

Il volait librement au-dessus d'une plaine immense et inconnue. Le monde qu'il apercevait du haut du ciel était d'une blancheur immaculée. A mesure qu'il descendait vers le sol, chacune de ses plumes se hérissait de joie. Mais cette sensation ne dura pas. Ses ailes, si flexibles jusque-là, se raidirent brusquement et il tomba comme une pierre. La plaine qui scintillait d'un éclat blanc sembla se transformer en une plaque de verre. Il allait s'écraser et se briser en mille morceaux ! Il



eut si peur qu'il se ratatina sur lui-même et ferma les yeux. Lorsque son derrière toucha le sol, ce qu'il avait pris pour de la glace l'accueillit avec autant de douceur et de délicatesse qu'un lit de plumes. Il rouvrit les yeux et s'aperçut que la terre était entièrement recouverte d'une poudre blanche, aussi belle et fine que les aigrettes des dents-de-lion qu'il aimait tant...

Dans ce ciel de fin d'été, Pilou vit une hirondelle passer et une profonde tristesse s'empara de lui.

Un jour, je volerai, je le jure ! décida-t-il.

